



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

CINQUANTE ANS

PAR

“ MONTS ET VALLONS ”



ÉQUIPAGE DE LYONS-HALATTE

(1885-1935)

LA FORÊT D'HALATTE

Parlons-en d'abord.

Elle est aussi vieille que le sol qui la porte.

Elle n'est plus qu'une petite partie de l'immense massif forestier qui, aux temps préhistoriques, couvrait tout le pays entre la Seine, l'Oise et l'Aisne, partant sur la rive droite de la Seine des bois de Boulogne et de Vincennes, englobant les forêts de Montmorency, Carnelles, le Lys, Chantilly, Haute et Basse-Pommeraye, Halatte, bois de Rosières et de Nanteuil, Ermenonville, Villers-Cotterets, Pierrefonds, Compiègne, Laigue, Ours-camps et forêt du Hez, toutes ne formant qu'un seul massif presque sans débouché, s'étendant au nord jusqu'à la plaine picarde et à l'est jusqu'à la plaine champenoise.

Au milieu de cette immensité, une tribu gauloise vivant de chasse et de pêche, celle des Silvanectes, s'était installée sur une butte bien défendue au midi et à l'ouest par les marais de la Nonette, au nord par ceux de l'Aunette. Après la conquête de César, les Romains trouvant la position naturellement forte, y installèrent



Le Comte Bertrand de Valon (1851-1933)

une petite garnison, et plus tard y construisirent un oppidum et des arènes — et ce fut l'origine du vieux château et de la ville de Senlis.

Après l'invasion des Francs, les premiers rois, trouvant dans ces forêts un territoire de chasse magnifique, hésitèrent longtemps entre Soissons, Senlis et Paris pour l'installation de leur capitale. Paris l'emporta grâce à la Seine qui facilitait les transports — d'où la nef qui orne ses armes; mais les rois revenaient souvent à Senlis pour se livrer à de grandes chasses, à la mode germanique, c'est-à-dire par des traques de rabatteurs qui poussaient le gibier dans de grandes fosses dont on voit encore de nombreuses traces, surtout en forêt d'Halatte. Les veneurs, commodément installés au-dessus de ces fosses, y massacraient les animaux à coups de flèches ou d'épieu; après quoi on faisait ripaille.

Puis commencèrent les grands défrichements.

NOS PRÉDÉCESSEURS EN HALATTE

Des croisades à 1815

C'est après les croisades seulement que se répandit en France l'usage de la chasse au chien courant. Les chevaliers croisés ramenèrent d'Orient de grands lévriers qui, croisés avec les dogues du pays dont les quelques chiens de Saint-Hubert actuellement survivants sont les descendants plus ou moins purs, donnèrent la première race de nos chiens de meute.

De cette époque, c'est-à-dire du ^{xii}e siècle, date la vénerie française.

On commence à percer les forêts, on perfectionne et on multiplie les voies de communication, et au ^{xiii}e siècle apparaît le premier traité de vénerie, en vers, intitulé « La Chace dou ser ». Gaston Phébus en codifia les règles au ^{xiv}e siècle, continué au ^{xvi}e par Du Fouilloux, au ^{xviii}e par Le Verrier et d'Yauville, au ^{xix}e par les Le Couteux, d'Osmond et H. de Chézelles, et au ^{xx}e par notre bon camarade, le commandant de Marolles, auquel je dois beaucoup des renseignements résumés ici.

La forêt d'Halatte, traversée par les routes de Flandre, de Beauvais et de Compiègne, était alors la partie la plus accessible du grand massif qui s'appelait encore au ^{xv}^e siècle la forêt de Retz. Elle resta du domaine royal alors que celles de Montmorency, Carnelles, Le Lys-Chantilly et une partie d'Ermenonville appartenaient aux Montmorency. C'est en 1609 qu'elles passèrent aux Condés par le mariage de Charlotte de Montmorency, fille du connétable, avec Henry II de Bourbon, prince de Condé. Confisquées en 1792, restituées en 1815 au dernier prince de Bourbon-Condé, elles furent par celui-ci, mort en 1830, léguées à son filleul, le duc d'Aumale qui, comme on sait, en fit don à l'Institut de France en 1880. Mais Halatte, Haute et Basse-Pommeraye, bois du Lieutenant et de la Couharde ne connurent pas ces vicissitudes. Les rois Capétiens et les Valois y vinrent souvent chasser le loup, le sanglier alors très abondant dans cette forêt, et le cerf. Une tradition devenue classique veut que ce soit en forêt de Senlis, c'est-à-dire d'Halatte, que Charles VI prit un cerf portant un collier avec l'inscription « Hoc Cæsar mihi donavit ».

Les premiers Bourbons ne semblent pas avoir chassé beaucoup en forêt d'Halatte. Quoique « l'Heur d'Henri IV » ait commencé à Senlis, ainsi qu'en font foi son buste et l'inscription qui figure encore aujourd'hui sur la façade de l'hôtel de ville, il n'y revint guère. Ce roi délicieux avait, outre ses autres qualités, celle d'être un veneur excellent et passionné : tout en guerroyant à travers son royaume, il emmenait son équipage avec lui ou même recrutait des chiens là où il se trouvait et découplait dès qu'il en avait le temps. Mais il avait un défaut : il n'était pas collé à la voie, et bien souvent, ayant attaqué un loup, un sanglier ou un cerf, il prenait le change sur une biche : et de cette voie-là rien ne pouvait le détourner jusqu'à l'hallali par terre.

Son grand ami Bassompierre raconte dans ses Mémoires que c'est à la chasse (et probablement en forêt d'Halatte) qu'il rencontra la belle Henriette d'Enrague, qui était une des dames de la reine. C'était en avril 1599, il y avait six semaines qu'il avait perdu sa chère Gabrielle,

perte dont il avait juré qu'il ne se consolerait jamais : mais à l'instant même il battit au change ; il n'y eut plus ni Gabrielle, ni chasse ; et c'est en souvenir de cette rencontre qu'il fit achever pour Henriette le château de Verneuil, commencé pour Gabrielle ; et c'est Henriette qui fut marquise de Verneuil.

Comme leur père et leur grand-père, Louis XIII et Louis XIV furent de passionnés veneurs, mais tous deux affectionnèrent particulièrement les forêts de la rive gauche de la Seine, Meudon, Fausses-Reposes, Saint-Germain, Versailles, Pontchartrain, Rambouillet, Fontainebleau, toutes très vives en animaux et qui avaient le grand avantage de la proximité de Versailles. Toutefois on a connaissance, au début du règne de Louis XIV, de quelques rendez-vous en forêt de Compiègne ; mais par un hasard singulier, les animaux prenaient chaque fois leur parti sur Villers-Cotterets où se trouvait alors la charmante belle-sœur du roi, Henriette d'Angleterre.

Louis XV, veneur passionné comme ses aïeux, avait une préférence marquée pour Compiègne et Halatte. Le château de Compiègne et l'aménagement du parc et de la forêt furent son œuvre. C'est à Louis XV qu'on attribue la locution à la mode au XVIII^e siècle, de considérer une chose du haut du Mont-Pagnotte, ce qui signifiait s'en désintéresser.

La Révolution interrompit la vénerie dans les forêts royales et à peu près dans toute la France, pendant une douzaine d'années ; mais aussitôt couronné, Napoléon, quoique très médiocre veneur lui-même, constitua l'équipage impérial sur un pied somptueux. Il chassa surtout dans les forêts de Bondy, de Compiègne et de Fontainebleau. On n'a pas connaissance de rendez-vous impériaux en Halatte.

De 1815 à 1870

Après la chute du premier Empire, Louis XVIII, obèse, goutteux, affalé dans son fauteuil roulant, se fit remplacer comme maître d'équipage par son frère, le Comte d'Artois, plus tard Charles X, excellent cavalier et bon veneur ; mais celui-ci se cantonna dans les forêts

des environs de Versailles et abandonna celles de l'Oise à son cousin, le dernier Duc de Bourbon, père du malheureux Duc d'Enghien. Le Duc de Bourbon, réintégré dans tous ses biens et veneur passionné, reconstitua son équipage avec le Comte de Choulot comme capitaine des chasses et découpla non seulement sur son domaine de Chantilly, Ermenonville et Carnelles, mais aussi en Halatte et Villers-Cotterets, jusqu'à sa mort mystérieuse en 1830.

A dater de ce moment, l'histoire de la forêt d'Halatte devient chaotique.

Le Roi Louis-Philippe, qui avait beaucoup de qualités, n'avait pas celle d'être veneur. Il n'eut jamais d'équipage. Le Duc d'Orléans, qui avait le goût de la chasse à courre, se tua malheureusement en 1842; le Duc d'Aumale guerroyait en Afrique, le Prince de Joinville naviguait, et jusqu'en 1848 les grands animaux du Mont-Pagnotte et du Mont-Alta furent la proie des fusillots et des braconniers.

Après la Révolution de 1848, le Vautrait de Picard Piq'hardy fit son apparition en Halatte, avec les frères de Chézelles, le Comte de Brigode, le Baron de Poilly; et en 1850 fut formé le premier équipage en Société. Le domaine du Duc d'Aumale qui, par une précaution bien justifiée, était passé au nom de deux « trustees » anglais, fut joint au bail d'Halatte, et Picard Piq'hardy découpla dans les trois forêts.

A ce vautrait succéda, en 1853, un nouvel équipage en société formé par le Comte d'Hédouville qui habitait Chantilly; en firent partie notamment le Vicomte Alfred de La Rochefoucauld, le Vicomte des Roys, le Comte Emmanuel de Noailles, le Baron de Pontalba, G. Delessert, Henri Delamarre, le vicomte de Porret, le Marquis de Talhouet et Joachim Lefèvre. La meute était formée de bâtards saintongeois amenés par A. de La Rochefoucauld et le Vicomte des Roys.

En 1856, le Prince de Sagan remplaça comme maître d'équipage le Comte d'Hédouville; il fut lui-même remplacé en 1862 par M. Auguste Desvignes et en 1865 par M. Alexandre Simons. Cet équipage chasse régulièrement

le cerf en forêt d'Halatte jusqu'en 1870, et le Vautrait du Comte d'Osmond venait en déplacement y prendre des sangliers.

De 1870 à 1885

La guerre de 1870 mit fin à la Société des Chasses de Chantilly-Halatte. Senlis fut pendant quatorze mois occupé par les troupes allemandes qui ne se firent pas faute de fusiller les grands animaux.

Les locations régulières de la forêt reprirent en 1873. Le Vicomte de Trédern en fut adjudicataire et le Comte de Lentilhac y venait en déplacement. Le Vicomte de Trédern vendit ses chiens en 1880 à Joachim Lefèvre qui avait acheté le domaine de Chamant, l'avait reconstitué à peu près tel qu'il existait lorsque, au commencement du siècle, il appartenait à Lucien Bonaparte, et y avait créé, en association avec le Comte Frédéric de Lagrange, le fameux haras dont sortirent pendant plusieurs années les gagnants de toutes les grandes épreuves françaises et de beaucoup des courses classiques d'Angleterre. Les noms de Monarque, Consul, Verneuill, Saint-Christophe, Archiduc et Tristan sont restés célèbres.

Joachim Lefèvre eut d'abord un vautrait, puis un équipage de cerf entièrement à ses frais. Il avait donné le bouton à quelques amis : Ch. de Gouy, le docteur Troncin, R. Guibourg et Musters, ancien master of hounds en Angleterre. Je n'ai jamais connu d'homme aussi fastueux que Joachim Lefèvre. Ayant beaucoup habité l'Angleterre, il en faisait venir tout son personnel, maîtres d'hôtel, grands valets de pied, gardes et faisandiers ; il y achetait ses chevaux et ses chiens ; et outre ses chasses à courre, il donnait chaque semaine des battues où le tableau ne comportait jamais moins de six cents faisans. Mais cette splendeur ne dura que quelques années. Atteint à la fois par des revers de fortune et par la goutte qui ne lui permettait plus ni de monter à cheval, ni même de marcher, ce fut lamentable de voir cet homme de stature imposante assister à ses dernières battues dans un fauteuil à roulettes.

De 1885 à 1935

C'est à ce moment, vers la fin de 1885, qu'on vit apparaître à Chamant un monsieur d'une trentaine d'années, très élégant de tournure, la figure un peu poudrée, avec de petits favoris blonds roulés, des cheveux blonds frisés au petit fer, soigneusement partagés par une raie par derrière, et des guêtres blanches recouvrant des souliers vernis au pinceau.

Ce « gandin », ce « gommeux » était le Comte Bertrand de Valon, et c'était un veneur.

Dès son enfance, il avait couru le lièvre dans les plaines de Corrèze, sur les terres familiales de Saint-Prix où son père avait un petit équipage. Il tâta de la vie militaire en 1870, comme aide de camp du général Ducrot, et de la carrière diplomatique l'année suivante comme secrétaire, à Francfort, de Pouyer-Quertier. Après son mariage, en 1878, avec M^{lle} Barrachin dont le père possédait la forêt de Silly-le-Petit dans les Ardennes, il y eut un vautrait, puis il vint en Normandie, en forêt de Lyons où sa mère, née Laroche-Lambert, possédait et habitait le ravissant château de Rosay. Il y chassa en association avec Paul Labitte, un veneur éminent, et avec le Comte de Meffray. Dans cette forêt et dans celle de Brotonne il prit des cerfs magnifiques dont les forêts normandes semblent avoir le monopole.

Désireux de se rapprocher de Paris, il fut mis en relation vers la fin de 1884, et probablement par l'intermédiaire de Charles de Morny, avec Joachim Lefèvre, et leurs négociations aboutirent à la création d'un nouvel équipage en Société, qui reprit une partie des chiens de cerf de Chamant presque tous importés d'Angleterre, et une partie des bâtards saintongeais amenés par B. de Valon. Ce furent les ancêtres de la meute qui, aujourd'hui encore, chasse le cerf en Halatte. Il fut entendu avec Paul Labitte que l'équipage irait tous les ans en déplacement prendre des cerfs en forêt de Lyons à partir du 15 février. Valon garda comme principal associé son ami le Comte de Meffray, et quelques mois plus tard, le Duc Charles de Morny, qui figurèrent avec lui comme maîtres



B^{ne} Léonino B^{ne} Lambert Baron Léonino
 Gusman Blanco E. Chabrié M^{me} de Tanlay
 C^{te} G. de Leusse M. de Mailly
 C^{te} de Tanlay M^{me} Kulp

B^{ne} Merlin J. Joubert
 G. Roussel
 Merlin M^{me} Bischoffsheim
 G. Hugues Baron Lambert

V^{te} Pernety
 E. Stern

J. Stern L. Desmarais
 Dr Troncin C^{te} de Camondo Lefebvre
 C^{te} de Valon J. Kulp C^{se} de Camondo
 M. Stern R. Guibourg

L'ÉQUIPAGE D'HALATTE AU POTEAU DU DINDON
 Aquarelle par G. de Condamy et J. KULP (1892)

d'équipage; il n'eut aucune peine à recruter, soit dans le pays, soit à Paris, le nombre de sociétaires qu'il désirait avoir. Ce furent, à l'origine, le Vicomte Pernety, Berryer, Brolemann, Ch. de Gheest, Robert Guibourg, Versepuy, le docteur Troncin, G. Hugues, G. Lefèvre (du Montcel), et Ch. de Gouy; Joachim Lefèvre gardait une part importante, mais n'était représenté que par sa fille Marie-Jeanne, plus tard M^{me} de Parseval; les autres dames portant la tenue étaient la Comtesse de Meffray et la Marquise de Belbeuf, sœur du Duc de Morny.

La tenue était à l'anglaise et fort simple : tunique bleu foncé, col et gilet de velours amarante sans aucun galon de vénerie, culotte blanche et botte à revers. Le nom de l'équipage était Lyons-Halatte et la devise « Par Monts et Vallons ».

La cotisation était pour les sociétaires célibataires de 2.000 francs par an, les maîtres d'équipage se partageaient les insuffisances, mais comme les frais, grâce surtout à la gestion très serrée de Valon, ne dépassaient guère une soixantaine de mille francs, ces insuffisances étaient modiques; et, même, Pernety, qui avait beaucoup d'esprit, avait composé sur ce sujet un quatrain un peu malicieux :

« Pour chasser avec nous, la suprême élégance

« Exige que l'on ait une certaine aisance,

« Car chacun peut se dire en calculant les frais

« La meute est à Valon et la chasse à « Meffray ».

Ainsi organisé, l'équipage découpla pour la première fois en forêt d'Halatte en février 1885 et, dès ses débuts, prit des cerfs régulièrement jusqu'en fin de saison.

J'avais rencontré Valon assez souvent à Paris dans des soirées qui n'étaient pas précisément des bals blancs, et j'étais lié avec Ch. de Gheest par une camaraderie de trois ans au Mexique. Je fus donc invité dès le début, et, à l'automne de 1885, de Gheest étant reparti pour l'Amérique pour s'y marier, Valon m'envoya le bouton, que j'acceptai avec joie, pour le remplacer.

Le triumvirat Valon-Meffray-Morny dura peu : Ch. de Morny se retira dès 1887 et fut remplacé par le Baron Calvet-Rogniat qui lui-même disparut en 1888. L'année

suivante le Comte de Meffray prit lui aussi sa retraite, et Joachim Lefèvre ayant vendu Chamant cessa sa contribution. Ils furent remplacés par le Baron Gustave de Rothschild qui venait d'achever la construction du château de Laversine et de s'y installer avec sa famille, par le Baron et la Baronne Lambert, le Baron et la Baronne Leonino et par M^{me} F. Bischoffsheim née Payne. Valon resta seul maître d'équipage, « Patron » jusqu'à sa mort, à quatre-vingt-deux ans, le 16 septembre 1933.

LE PATRON

Il est devenu légendaire, avec sa cape feuille morte, ses cheveux longs et frisés, sa tunique et son gilet un peu usagés, sa culotte blanche et ses bottes à revers irréprochables, et cet air à la fois accueillant et affairé qu'il avait au rendez-vous et qui rappelait celui d'une maîtresse de maison attendant ses invités.

De tous les maîtres d'équipage que j'ai connus, c'est sûrement lui qui approchait le plus de la perfection.

Celle-ci n'est pas de ce monde, car pour être un maître d'équipage parfait il faut :

Connaître la vénerie comme d'Yauville.

Être cavalier comme La Guérinière.

Résistant comme le Duc de Bourgogne.

Autoritaire comme Savary.

Diplomate comme Talleyrand.

Élégant et courtois comme Lauzun.

Sonner de la trompe comme le Marquis de Dampierre.

Être administrateur comme le Baron Louis.

Le Patron avait toutes ces qualités sans les posséder toutes au même degré.

Ainsi, il connaissait à fond la chasse du cerf, il en avait la tradition et l'instinct; mais dans l'embrouille, il manquait de décision. Très élégant cavalier, il savait à merveille se servir d'un cheval, mais il n'eut jamais à la chasse, même dans sa jeunesse, l'allant et le perçant qu'il montra dans d'autres circonstances de sa vie. Il était inégalable comme diplomate et comme maître de maison. Il savait mettre du liant dans un équipage

formé parfois d'éléments très hétéroclites et le maintenir homogène dans des circonstances difficiles; et puis il avait cette énorme qualité d'être aimé des dames : le Comte d'Osmond eût pu dire de lui ce qu'il disait d'Arthur de Chézelles : c'est que, comme le chevalier de Boufflers, il pouvait mettre de nombreux flots de rubans à la garde de son couteau de chasse; bref, je répète ici ce que j'ai dit sur sa tombe : c'était un grand seigneur du XVIII^e siècle égaré dans le nôtre.

Peu de temps après la fondation de l'équipage, des dissentiments déjà anciens avec la comtesse s'accrochèrent : ils ne se mirent d'accord que pour renoncer à la vie commune, et dans l'arrière-saison de 1887, Valon vint s'installer au chenil de Chamant, où je ne tardai pas à le rejoindre; j'en fis autant tous les ans jusqu'à mon mariage en 1891.

Nous menions au chenil, de septembre à décembre, une existence charmante, chassant à tir et à courre, recevant simplement mais bien cordialement nos camarades du 5^e puis du 9^e cuirassiers, et des invités des deux sexes venus de Paris.

LES SOCIÉTAIRES

Dès mon installation à Chamant, Valon me chargea de tenir le livre de chasse. Il m'a légué ceux du début et tous ceux qui l'ont suivi : grâce aux présences qui s'y trouvent consignées et à mes souvenirs, j'ai pu reconstituer la liste à peu près complète de tous ceux qui ont porté le bouton de 1885 à 1935. On trouvera cette liste, année par année, à la fin de ces souvenirs.

Quoique la grande majorité de ces camarades ait disparu depuis longtemps, je me garderai d'évoquer ici leurs qualités et leurs défauts; mais il me sera, je crois, permis de les classer en un certain nombre de catégories. C'est ainsi que nous avons eu :

- Le veneur veneur,
- Le veneur cavalier,
- Le veneur mondain,
- Le veneur hygiénique,
- Le veneur musicien.

Dans cet ensemble, le veneur veneur ne représente qu'une très petite minorité. Le veneur veneur est celui qui aime la chasse pour la chasse, qui connaît les chiens par leur nom, qui fait le bois le matin avec un limier, qui, après le rapport, va avec les hommes à la brisée et descend de cheval avec eux pour mettre à la voie. Pour lui, le cheval n'est qu'un moyen de chasser, et il met le sien au vert dès la saison terminée. En cinquante ans, nous n'en avons guère eu plus d'une douzaine à l'équipage; ce furent notamment : le Comte de Meffray, Robert Soyer, Louis Bischoffsheim, Michel Stern pour ne parler que des morts; je laisse aux survivants le soin de se classer eux-mêmes. Parmi les disparus, N. de Camondo mérite une mention spéciale : fin veneur, cavalier élégant et hardi, charmant de tournure et de manières, bonne trompe, il eût fait plus tard un excellent maître d'équipage, si une mort héroïque ne nous l'avait pas enlevé à la fin de la guerre.

Pour le veneur cavalier, la chasse dont il se désintéresse plus ou moins n'est guère qu'une occasion de galoper en forêt. Nous en avons eu un grand nombre à l'équipage.

Le veneur mondain florissait surtout à l'époque où il était de bon ton de figurer à la gare du Nord et dans le train de Chantilly avec une cape de velours, une tenue rutilante et un tablier blanc pour préserver la culotte blanche de toute souillure. Ce veneur était généralement éphémère et retournait rapidement à l'allée des Poteaux.

Le veneur hygiénique n'aimait pas du tout la chasse : il venait une fois la semaine prendre l'air et combattre l'embonpoint. Il galopait pendant deux heures la montre à la main (car le bracelet-montre n'existait pas encore) et se préoccupait avant tout de reprendre à Chantilly le train de 5 h. 35.

Le veneur musicien tenait surtout à sonner et, à la chasse, saisisait tous les prétextes pour se faire entendre. Dès qu'il voyait un animal, qu'il soit ou non de meute, il sonnait la vue. Au découplé il sonnait le lancé et la tête, ce qui mettait ce pauvre Valon en fureur : il triomphait à l'hallali, car il connaissait toutes les fanfares d'équipage. Le type accompli de ce veneur était le Mar-

quis de Belbeuf. Mais il avait une excuse : c'était la meilleure trompe de maître qu'il y ait en France.

Passons maintenant du côté des dames.

Il y a cinquante ans, la femme allante et sportive n'existait pas encore. Au début de l'équipage, seule Marie-Jeanne de Parseval savait à quinze ans se servir d'un cheval, sortant indifféremment des écuries de son père un pur sang ou un cheval de voiture et les menant bon train jusqu'à l'hallali. Mme de Meffray et Mme Bischoffsheim étaient des modèles pour Alfred de Dreux. Montant des chevaux soigneusement préparés par Bartlett ou M. Parr, artistement coiffées, étroitement sanglées dans des corsets rigides, elles arrivaient au rendez-vous impeccables, avec leur longue amazone et leur lampion à plumes d'autruche; mais il n'était guère question de vénerie. Après elles, les Baronnes Lambert et Leonino commencèrent à faire mieux. Malheureusement toutes deux furent victimes d'accidents, sérieux pour la première, mortel pour la seconde : le 10 octobre 1895, la Baronne Lambert, étant à cheval dans le village de Saint-Paterne, fut chargée par un cerf hallali courant et reçut un coup d'andouiller qui, perçant la botte, pénétra profondément dans la jambe. Elle en eut pour deux mois de lit. L'année suivante, le 13 décembre 1896, la Baronne Leonino descendait au galop un layon assez abrupt du Mont-Alta, lorsqu'une branche la frappa au front et la fit basculer derrière son cheval. Elle tomba si malheureusement qu'elle se fractura le crâne et fut tuée sur le coup.

Nos dames sociétaires d'aujourd'hui, à commencer par l'actuelle maîtresse d'équipage, sont des amazones (heureusement et non des « cavalières ») accomplies. Il ne leur manque, pour être des veneurs complets, que de savoir sonner comme le faisait chez nous, il y a une vingtaine d'années, Mlle Legendre, aujourd'hui Mme André, dont la trompe est restée légendaire.

C'est un fait remarquable que les victimes de presque tous les accidents sérieux qui se sont produits à l'équipage ont été des dames : le 9 janvier 1905 un cerf hallali renverse, dans un layon de la forêt de Compiègne, la jument que montait ma femme qui eut une blessure



légère à la tête et un tibia fêlé. Tout récemment, Mme Reims, qui monte très énergiquement et ne quitte pas la queue des chiens, fit une chute et se fractura gravement la jambe; et enfin notre camarade Béatrice Reinach, montant dans un rallye après la clôture de la saison, fit en obstacles une chute sur la tête et se fractura une vertèbre cervicale, accident grave et qui eût pu être fatal, si elle n'avait pas heureusement porté pour cette occasion la cape rigide de son mari.

Du côté des hommes, les chutes ont été très nombreuses, à commencer par celles du maître d'équipage; mais je ne me souviens pas qu'aucune ait eu des conséquences sérieuses, pas plus que celles causées par des cerfs aux abois. On exagère du reste beaucoup le danger qu'il y a à servir un cerf dès qu'il tient : pendant de longues années, j'ai été à l'équipage l'exécuteur des hautes œuvres. Valon aimait à prolonger les hallalis courants jusqu'à ce que l'animal, tout à fait épuisé, soit porté bas par les chiens; il prétendait que cela rendait ceux-ci plus mordants. Or je comprends très bien qu'on veuille avoir des chiens mordants pour le sanglier, mais pour le cerf je n'y vois aucun avantage. Ce fut l'occasion de nombreuses disputes entre Valon et moi, car dès qu'un cerf tient, je suis pour lui contre les chiens, et je dis qu'il faut le servir immédiatement, au couteau si c'est possible, autrement à la carabine. J'ai servi des centaines de cerfs : jamais je n'ai eu recours à l'usage, à mon

avis répugnant, de leur couper le jarret; je les servais en plein corps, ce qui est le plus souvent possible, à condition de bien choisir le moment où ils chargent les chiens; dans le cas contraire, la carabine, tirée de près, les étendait raides morts. J'ai été bousculé bien des fois sans autre dommage que des contusions et des tuniques déchirées. Une seule fois j'ai couru un danger; c'était en 1908 : dans le village de Chamant, un cerf à sa 4^e tête tenait les abois contre un mur, les chiens en demi-cercle l'aboyant devant lui à distance respectueuse. Je sautai de cheval et me dirigeai vers lui en rasant le mur pour le servir; mais il me vit, se retourna, me chargea et me colla littéralement au mur. Heureusement il avait baissé la tête et il était large d'envergure, de sorte que je pus me caser assez confortablement entre ses deux perches que j'empoignai en pesant dessus de tout mon poids. Lefort arriva à ce moment et put à son aise daguer l'animal qui tomba raide mort; mais j'avais passé un moment assez désagréable. Il est très rare que les cerfs chargent délibérément l'homme à pied; quand ils ne peuvent faire autrement pour s'échapper, il arrive qu'ils bousculent ou renversent des chevaux, montés ou non. C'est ce qui arriva à Ch. de Gheest et à Stanislas de Gontant en 1886, à moi-même en 1891 et, comme je l'ai dit plus haut, à ma femme en 1908. Une seule fois, au cours d'un hallali dans la plaine de Malassise, j'ai vu un cerf poursuivant délibérément à coups d'andouillers dans les fesses, sur toute la largeur de la plaine, un cavalier monté sur un cheval gris pommelé. Ce cerf, chassant à courre l'invité qui se sauvait ventre à terre, nous donna un spectacle d'un comique inénarrable.

LA CAMARADERIE

L'invasion de l'automobile

Quelles que soient les différences d'origine, de situation et de goûts entre les sociétaires, ils étaient, jusqu'aux premières années de ce siècle, liés entre eux par une réelle camaraderie. L'influence du Patron y était bien pour quelque chose, mais surtout la façon dont se pas-

saient les journées de chasse. Pendant tout l'hiver, deux fois par semaine, à 8 h. 20 du matin, le train nous amenait à la gare de Chantilly où un beau break à train jaune et à dix places appartenant à Pernety, attelé de deux excellents roadsters rouans fournis par Camondo et conduits par lui, était réservé aux plus anciens membres de l'équipage. Les autres, ainsi que les invités, trouvaient place dans un ou plusieurs landaus dont le premier était toujours conduit par Mauclerc, le cocher légendaire du duc d'Aumale, dont on citait les bons mots et auquel son esprit faisait pardonner une familiarité parfois excessive. Le convoi partait ventre à terre, le break en tête, et par Saint-Maximin, Apremont, la route des Suisses et la Belle-Croix, arrivait en une heure au Grand Cerf à Fleurines. Tout le monde y déjeunait ensemble du renommé ragoût de mouton préparé par M^{me} Guibert. Les chevaux nous y attendaient et pour peu que la chasse se prolongeât trop tard pour reprendre à Chantilly le train de 5 h. 20, ce qui arrivait souvent, on retraissait à Fleurines pour dîner. Un pot-au-feu succulent garni de légumes nous y attendait toujours; après quoi on retournait à Chantilly prendre le train de 9 h. 30 du soir, transi, trempé, éreinté et content.

Ces longues journées passées ensemble, la chaleur communicative du ragoût de mouton et du pot-au-feu créaient entre les sociétaires une camaraderie dont les rendez-vous d'automobiles d'aujourd'hui ne donnent aucune idée. On quitte Paris à 11 heures en auto, on monte à cheval chacun de son côté à midi, on remonte en auto à 3 ou 4 heures et on rentre. L'automobile est bien commode, mais elle a tué l'intimité.

Elle a bien d'autres méfaits sur la conscience. En devançant les animaux sur les routes, en coupant leur refuite en débuché, elle a rendu bien rares et presque impossibles ces chasses à travers pays qui autrefois venaient assez souvent rompre la monotonie des parcours Mont-Pagnotte-Mont-Alta ou Malgenest que Valon appelait les parcours Madeleine-Bastille.

QUELQUES CHASSES MÉMORABLES

Avant le règne de l'auto, il ne se passait guère de saison sans que nous eussions quelques chasses débouchant à tête perdue et faisant alors des parcours extraordinaires.

Le 14 décembre 1888, nous attaquons au rond des Bouleaux, en forêt d'Halatte, un dix-cors jeunement qui va aux fonds de Beaurepaire, refuse l'Oise, prend son contre, retourne par l'Argillière au Mont-Alta, revient aux Bâtis et aux fonds de Beaurepaire, traverse l'Oise cette fois et ne remonte sur l'autre rive qu'en face de Verneuil. Nous passons, maîtres piqueurs, chiens et chevaux, dans le bac, ce qui prend du temps pendant lequel notre animal se forlonge. Nous avons le plus grand mal à relever la voie sur l'autre rive et nous tombons tout à fait à bout de voie dans une grande pâture entourée de haies près du village de Rieux. La nuit venait, la plupart des invités et des camarades étaient rentrés à Fleurines, mais, comme Valon n'était pas venu ce jour-là, je n'avais pas envie de sonner la retraite manquée. Le piqueur Quélin se grattait la tête, les chiens baguenaudaient dans cette grande pâture lorsque tout à coup Quélin avise un vieux chien anglais, Derby, mettant le nez par terre et disparaissant derrière la haie. Nous mettons tout sur cette voie qui prend la plaine, mollement d'abord, puis se réchauffant pour chasser de plus en plus franchement. Nous montons au bois des Côtes, nous en redescendons sur Angicourt, nous traversons à plein train la plaine et les bois de Maigneville et nous entrons, par la nuit noire, dans le village de Liancourt où nous trouvons notre cerf tenant les abois au milieu du lavoir municipal. Impossible d'aller le servir au couteau dans cette eau glaciale; il fallut à grand'peine faire ranger la population de Liancourt, tout entière massée autour du lavoir, pour le servir à la carabine.

Il était 8 heures, le bac de Verneuil ne marchait plus; il fallut retraiter par Laigneville, Nogent et Creil pour regagner Chamant, 30 kilomètres au pas par une nuit noire! Nous rentrâmes à minuit sans avoir dîné, mais enchantés.

Le 9 février 1891, nous attaquons à la Rue des Bois, passons l'Oise à Rieux, prenons la plaine chassant à plein train par Brenouille, Cinqueux, Hardaucourt, traversons les bois de Liancourt et allons prendre à 5 heures à Breuil-le-Vert, à 3 kilomètres de Fitz-James où Jacques Stern nous fait faire un excellent dîner. Retraite de 35 kilomètres à cheval, dont 12 à pied, mon cheval étant tombé boiteux en route.

Les changements de forêt, même avant le règne de l'auto, étaient plus rares que ces grands parours en débuché. En cinquante ans, pour des animaux attaqués en Halatte, nous avons pris deux fois en forêt de Compiègne, une fois à Nanteuil, deux fois à Chantilly, une seule fois en Ermenonville.

Le parcours du premier de ces changements de forêt sur Compiègne fut extraordinaire. C'était en 1899 : nous attaquons une 4^e tête à Villers qui naturellement monte au Pagnotte, se fait battre à la Queue aux Renards, débuche à Roberval, saute la route de Verberie et le chemin de fer à Saintines, entre en forêt de Compiègne à Saint-Sauveur, se fait randonner dans la queue Saint-Étienne, redébuche hallali courant sur Champlieu et tient les abois dans le village de Béthisy-Saint-Pierre. Le cheval de notre camarade Edg. Stern était tombé mort dans le débuché.

Le 3 février 1898 un daguet attaqué à la Belle-Croix traverse le Mont-Alta et la Haute-Pommeraye, débuche à Apremont, traverse la plaine, saute dans le parc de Chantilly et tombe dans le saut de loup de Vineuil où il est pris. Le 6 février 1899 nous attaquons aux Bâtis, traversons la forêt, toute la Haute-Pommeraye, la Coharde, débuchons à Saint-Maximin et allons prendre à l'entrée de Chantilly sur la route de Creil.

Le 4 décembre 1905 nous attaquons à Malassise, sautons la route de Creil, celle de Pont et celle de Compiègne, débuchons à Balagny, prenons la plaine par Barbery, Montépilloy, Fresnoy-le-Luat, et prenons notre daguet dans les bois de Rosières, à la lisière de ceux de Nanteuil.

Mais c'est en forêt de Lyons que l'équipage a fait les

chasses de beaucoup les plus longues et les plus belles.

Je sais que rien n'est fastidieux comme d'entendre ou de lire le récit de chasses auxquelles on n'a pas assisté. Mais je ne puis résister au plaisir d'en raconter deux tout à fait extraordinaires.

Le 22 mars 1896, par un temps superbe, nous attaquons une 3^e tête dans les bois de Coqueréaumont, forêt de Gisors; après s'y être fait battre, notre animal prend la plaine à Heudicourt, fait 35 kilomètres de débouché, rentre en forêt de Lyons à Martagny, traverse toute la forêt, les rivières de Lieure et d'Andelle, et tient les abois à Perriers-sur-Andelle, à quelque 20 kilomètres de Rouen. Nous retraits sur le château de Rosay où nous arrivons à 10 heures du soir et où René de Valon nous offre la plus cordiale hospitalité. Maîtres, piqueurs, chevaux et chiens, tout le monde y passe la nuit, dans des lits, sur des matelas par terre, sur la paille, tout cela bien gaîment, pour rentrer chacun chez soi bien reposés, le lendemain matin.

C'est dans la même région que, le 12 mars 1905, l'équipage a fait à mon avis la plus belle et certainement la plus longue de ses chasses. Attaqué un daguet dans les bois de Grainville près de Fleury, qui monte aussitôt en forêt de Bacqueville, la traverse d'un bout à l'autre et débuche à la fameuse côte des deux Amants, si abrupte qu'il est impossible de la descendre à cheval. Je m'y trouve seul avec cet excellent veneur qu'est André Moreau, et tous les chiens, bien collés à la voie. Nous mettons pied à terre et, tenant nos chevaux par la figure, dévalons la côte quelquefois sur le dos; nous remontons à cheval, passons l'Andelle à Radepont, grimpons de l'autre côté sur les bois de Romilly sans perdre les chiens de vue, puis en plaine de boqueteau en boqueteau par Boos, Franqueville et Saint-Aubin; là notre daguet change de parti, se dirigeant sur la forêt de Lyons, mais il tient les abois près du village du Mesnil-Fouques : piqueurs, maîtres et invités, pendant ce temps, nous cherchaient en forêt de Bacqueville et ne nous rejoignirent au Mesnil que deux heures plus tard. On retraits à Rouen à la nuit et on y fit coucher les chevaux.

André Moreau a mesuré ce parcours très exactement au curvimètre sur une carte d'état-major : il a trouvé 71 kilomètres.

Toutes nos randonnées autour de la forêt d'Halatte ou de Compiègne pâlisent auprès de ces chasses dignes



de celles au loup du Duc de Bourgogne. Aussi me contenterai-je de citer encore quelques hallalis sortant de l'ordinaire.

Le 15 janvier 1894 un cerf descend hallali courant du moulin Calipet par la côte abrupte au-dessus du Montcel et saute d'un bond formidable sur la toiture en contrebas d'une maison en bordure de la route de Pont. Comme les chiens ne pouvaient l'y suivre, il s'y

installe, et il fallut le tirer d'en bas au fusil comme un simple faisan.

Le 2 novembre suivant, un cerf hallali saute par une fenêtre ouverte dans la maison d'une vieille bonne femme à Mainbertin, tient d'abord dans la chambre à coucher, puis va s'acculer dans un couloir où il ne fut pas commode à servir.

Le 15 avril 1912 nous prenons un cerf devant l'hospice des Vieillards, à Saint-Firmin.

Enfin, le 13 janvier 1913, notre animal de meute débuche au champ Pivonnet, prend la route de Compiègne, entre à Senlis, tient sur le pont du chemin de fer et saute le parapet pour tomber sur la voie du chemin de fer, devant la gare, et s'y briser les reins. La curée sur la place de la gare au milieu d'un grand concours de population.

Mais l'hallali de beaucoup le plus dramatique fut celui du 10 novembre 1913 en forêt de la Neuville.

Nous avions attaqué pour la troisième fois un vieux dix-cors bien connu dans le pays parce qu'il portait une tête magnifique, objet de toutes les convoitises des fusillots des environs. Nous n'avions jamais pu le prendre parce qu'il nous menait toujours à la petite rivière du Thérain et qu'il était impossible de relever la voie sur l'autre rive. Enfin, à cette troisième tentative, nous nous aperçûmes qu'il ne traversait pas la rivière, mais la suivait dans l'eau pendant plus d'un kilomètre; et remontait sur la même rive, pour traverser la plaine de Thury et rentrer en forêt. Heureux d'avoir enfin dépesté le rusé compère, nous galopons à travers la plaine, les chiens se récriant joyeusement, lorsque nous entendons un coup de fusil à la lisière de la forêt. C'était notre cerf qu'un nommé Dauchy, propriétaire du pays, venait de tuer. Son auto stationnait sur la route et de loin nous le voyons avec un aide, chargeant notre animal sur sa voiture. Je galopai jusqu'à la route et me mis en travers pour l'empêcher de passer. Dauchy descendit de voiture avec son fusil et me mit en joue : heureusement Joachim Murat m'avait suivi : il sauta à terre, empoigna Dauchy par derrière et lui arracha son arme. Tout le

monde arriva sur ces entrefaites, on entoura la voiture, mais que s'était-il passé? Notre cerf n'y était plus. Les deux équipages (car nous couplions ce jour-là avec le Prince Murat) se dirigèrent alors sur la demeure de Dauchy, qu'on nous indiqua, pour y mettre le siège et ravoïr notre cerf. Mais il s'était barricadé, nous menaçait de son fusil derrière ses persiennes, et nous restâmes jusqu'à 10 heures du soir devant cette maison, sans faire avancer nos affaires. Dès le lendemain, le Prince et Valon intentèrent un procès à Dauchy. Le cas n'était pas aussi simple que nous le croyions : Dauchy était sur sa terre et prétendait n'avoir ni vu ni entendu les chiens; c'était possible quoique peu vraisemblable, mais Dauchy savait parfaitement que ce cerf, galopant en plaine en plein jour, était notre animal de meute. Il avait suivi la chasse avec son auto, son fusil entre les jambes : la préméditation était évidente; sur le conseil de son avocat, au bout de quelques jours, il envoya à Valon la tête de l'animal; c'est tout ce que nous demandions, et cette tête fait aujourd'hui l'ornement du musée de la Vénèrie à Senlis.

Pendant plusieurs semaines, cette histoire relatée en prose et même en vers, fit le fond des polémiques de tous les journaux de la région.

Quelques mois plus tard, ce fut la guerre.

LA GUERRE

Dès la fin de juillet 1914, le piqueur Georges Lefort, neveu d'Édouard, et Darras, valet de chiens à cheval, mobilisés, quittèrent le chenil avec tous les chevaux réquisitionnés; le vieux piqueur des chevaux, Émile Duvinage, avec son second Bétourné, et Latrace, deuxième valet de chiens à cheval, ayant tous trois passé l'âge de la mobilisation, restèrent seuls avec une soixantaine de chiens. Valon partit pour Rosay rejoindre son frère, et tout resta bien tranquille jusqu'aux derniers jours d'août. Mais alors commencèrent à défiler sur la grand route, dans un roulement continu de jour et de nuit, une foule d'habitants du Nord, de Saint-Quentin, de

Noyon, de Compiègne et des environs, dans de grands chariots avec leurs meubles, leurs poules et leurs canards, traînant leurs bestiaux; d'autres dans de vieilles voitures, ou à bicyclette, ou simplement à pied, poussant des brouettes avec quelques hardes. Tout ce flot lamentable et apeuré se dirigeait sur Paris ou sur la Normandie et racontait que les Allemands s'avançaient derrière eux, ce que personne ne croyait, car les journaux n'en disaient pas un mot. Mais le 30 août on vit tout d'un coup arriver, en bon ordre, quelques forts détachements de troupes anglaises qui prirent à Senlis la route de Meaux; le lendemain matin 31 on entendit distinctement le canon; puis apparurent sur la route quelques groupes d'artillerie française et quelques compagnies de tirailleurs marocains qui nous dirent arriver de Mulhouse par le train, et le soir une patrouille de cuirassiers prévint les habitants de Chamant que les Allemands étaient à Verberie.

Le lendemain 1^{er} septembre, les détachements français s'étaient retirés sur Senlis et la route de Meaux, le canon se rapprochait et le soir on vit arriver toute la division allemande du général von Linsingen qui commandait l'aile gauche de l'armée von Kluck. Immédiatement, le général s'installa au château avec son état-major et disposa dans Chamant plusieurs groupes d'artillerie pour bombarder Senlis.

Émile Duvinage et Latrace n'avaient pas attendu l'arrivée des Allemands pour aller rejoindre Valon à Rosay, et le vieux Bétourné était resté seul avec les chiens; mais craignant qu'ils ne fussent massacrés, il avait ouvert les portes du chenil et les avait lâchés en forêt; pendant plusieurs jours ils s'en donnèrent à cœur joie de chasser pour leur compte.

Puis ce fut la bataille de la Marne, et le 9 septembre, la fuite des arrière-gardes allemandes. Dès le 11, Émile et Latrace rentraient au chenil; ils y retrouvèrent Bétourné sain et sauf et presque tous les chiens rentrés pour la soupe.

Puis les mois et les années passèrent; tout resta bien tranquille à Chamant, mais comme on ne prévoyait

pas la fin de la guerre, que personne ne savait si l'on rechasserait jamais, Valon réduisit peu à peu le nombre de ses chiens qu'il fallait nourrir dans l'inactivité, si bien que, lorsque arriva l'armistice, il n'en restait plus qu'une douzaine. C'est avec eux, quelques bons chiens venant des équipages Ménier, Vatimesnil et du Pontavice, et très peu d'Anglais que Valon, en 1919, reconstitua la meute avec laquelle nous chassons encore aujourd'hui : elle est restée à fonds saintongeois et a gardé ce manteau noir que Valon affectionnait exclusivement.

LA RECONSTITUTION DE L'ÉQUIPAGE

La guerre terminée, il y eut pendant un an un grand flottement dans toute la vénerie française. Les hommes et les chiens avaient en grande partie disparu, les chevaux avaient été pris par l'armée, les chenils de Compiègne, de Villers-Cotterets, de Saint-Gobain, de Chambly, d'Ermenonville et de Chamant étaient dévastés, de nombreux sociétaires avaient été tués ou blessés, de nombreux survivants étaient ruinés, et pendant quelques mois on se demanda si l'on allait tenter de reconstituer les équipages.

Ce fut cette femme étonnante d'énergie et d'optimisme qu'était la Duchesse d'Uzès qui se chargea, quoique déjà septuagénaire, de répondre la première à cette question. Un an à peine après l'Armistice, en novembre 1919, elle convoqua Valon à Bonnelles, le pria de lui amener à Rambouillet ce qui lui restait de sociétaires, de chevaux et de chiens et, le 20 décembre 1919, les deux débris d'équipage couplés prirent leur premier cerf en forêt de Rambouillet. Cette forêt, respectée par la guerre, était devenue très vive en animaux; nous y chassâmes jusque fin avril une fois par semaine sans sonner une seule fois la retraite manquée.

A l'automne de 1920, tout le monde avait repris courage : le Prince Murat avait reconstitué son équipage et c'est avec lui que nous couplons en forêts de Chantilly, Carnelles et l'Isle-Adam, jusqu'en février 1921. Le 22 de ce mois, nous revenons, pour la première fois depuis

avril 1914, dans notre bonne forêt d'Halatte. Nous constatons qu'elle est presque vidée d'animaux et nous retournons finir la saison à Chantilly.

L'année suivante, nous revenons en Halatte, mais nous n'y restons que deux mois, et au début de janvier 1922, Valon s'arrange avec MM. Simons et G. Menier pour coupler avec eux en forêt de Compiègne, car Villers-Cotterets était encore remplie de barbelés, d'abattis et de tranchées.

En novembre 1922, nous reprenons la vieille tradition de la Saint-Hubert à Fleurines; puis nous couplons en 1923 avec le Prince Murat en Chantilly, Halatte et la Neuville-en-Hez et nous revenons à Compiègne avec Menier.

En 1924, nous commençons par prendre une douzaine de cerfs en Halatte qui se repeuple grâce à quelques cerfs hongrois, puis à quelques autres venus de Chambord. Après quoi nous rejoignons à Compiègne en 1925 le Prince Murat et un nouvel équipage, celui du Baron James de Rothschild qui fait de brillants débuts, mené par l'excellent veneur qu'est son maître, et son non moins excellent piqueur, Jobert.

Nous faisons de même en 1926, et depuis, tous les ans, la combinaison Halatte jusqu'en janvier, et ensuite Compiègne avec le baron James s'est renouvelée d'année en année jusqu'en 1934 où, Halatte étant tout à fait repeuplée, nous avons pu faire toute notre saison.

En 1930 Valon, auquel ses quatre-vingts ans et ses infirmités ne permettaient malheureusement plus de monter à cheval, dut abdiquer sa souveraineté. L'équipage, désormais formé en Société régulière, est administré par un Comité dont la Marquise de Chasseloup-Laubat fut nommée présidente, Francis Alépée délégué et A. Baudrier trésorier; tous les sociétaires et leurs invités ont pu apprécier combien ces choix étaient judicieux : cette organisation où chacun est « in the right place » fonctionne à merveille et on ne peut que lui souhaiter longue durée.

LES PIQUEURS

Il serait tout à fait injuste de clore ce petit historique de l'équipage sans dire un mot des bons serviteurs qui ont si largement contribué à ses succès.

De 1885 à 1935, il n'y en eut guère que quatre, sauf quelques interrègnes sans importance. Ce furent, dans l'ordre chronologique, les premiers piqueurs :

Quélin;

Édouard Lefort;

Loubet;

Cavillon.

Lorsque, en 1884, l'équipage « Par Monts et Vallons » arriva à Chamant, le vau-trait de M. Joachim Lefèvre était mené par Lafeuille, ancien piqueur du Vicomte de Trédern; mais lors de la fusion, Valon voulut garder Quélin, qu'il avait amené avec lui des Ardennes.

Quélin était le piqueur-type d'un bon équipage de province, possédant son métier à fond, ayant ses chiens admirablement sous le fouet, piquant énergiquement et infatigable; mais il manquait un peu de façons avec les maîtres et d'autorité sur ses hommes. C'était le meilleur valet de limier que j'aie jamais connu, et c'est à lui que je dois les quelques connaissances que j'ai acquises en vénerie, car pendant mes séjours d'automne au chenil je l'accom-



pagnais le matin au bois. On eût dit qu'il flairait lui-même la rentrée d'un animal dans une enceinte, et je crois qu'il se serait rabattu sur une voie même sans limier. Il me souvient qu'un matin, lors de mes débuts avec lui en forêt de Lyons, je lui montrai, arrivant dans un débuché, un beau pied bien marqué dans un layon humide : il le regarda et me dit de son air narquois : « Oui, monsieur, c'est un animal qui suit le layon : seulement il s'en va au marché de Gournay » : c'était un pied de béliet.

En janvier 1891, lors de la première réorganisation de l'équipage, Quélin, qui se faisait vieux, prit sa retraite et Valon s'assura les services d'Édouard Lefort.

Il est impossible d'imaginer couple mieux assorti que celui formé par ce maître et ce piqueur : Édouard Lefort appartenait à une famille d'hommes de vénerie depuis plusieurs générations. Son grand-père était au service du Comte d'Artois et il figure à cheval au premier plan dans le fameux tableau de Carle Vernet qui est au Louvre et qui représente un bat l'eau de cet équipage dans l'étang de Ville-d'Avray en 1818.

Par sa prestance, ses façons, son assurance, Ed. Lefort justifiait son origine et son nom. Il marqua, pendant son règne, l'apogée de l'équipage : il eut à faire les honneurs au Roi Milan, au Duc et à la Duchesse de Chartres, au Grand-Duc Vladimir, à Lord Ribblesdale, M. O. H. de l'équipage royal d'Angleterre, et à bien d'autres seigneurs de moindre importance. Il fallait voir, dans ces occasions, le geste noble avec lequel il saluait de son tricorne à l'hallali et prenait sa trompe à la Dampierre pour sonner les honneurs. C'était un modèle pour Carle Vernet comme son grand-père.

A la chasse, il avait la décision rapide qui manquait un peu à son maître. Il lui arrivait, comme à tout le monde, de se tromper après un défaut et d'appuyer un change ; mais alors, quoiqu'il fût bien trop fin veneur pour ne pas s'en apercevoir tout de suite, il le faisait avec une telle autorité que tout le monde, maîtres, valets et chiens, empaumait la mauvaise voie sans rechigner ; et bien souvent on prenait le cerf de change. On s'en apercevait

bien à l'hallali, mais alors Valon et Lefort, d'un commun accord, maintenaient dur comme fer que c'était bien leur cerf d'attaque, et la plupart des assistants n'y voyaient que du feu. Édouard Lefort prit sa retraite en 1904, à peu près en même temps que Darras et Latrace, les fidèles valets de chiens à cheval depuis la fondation de l'équipage. Il fut remplacé par Loubet.

Loubet n'avait ni la prestance ni les grandes façons de Lefort, ce n'en était pas moins un piqueur de tout premier ordre. Aussi énergique et résistant que son prédécesseur, son autorité venait de la sûreté de son jugement, de son calme, de sa maîtrise en vénerie. Il nous quitta en 1911 pour prendre la tête de l'équipage Menier à Villers-Cotterets, et fut remplacé par Georges Lefort, neveu d'Édouard, jusqu'à la guerre.

Notre piqueur actuel, Cavillon, prit la tête de l'équipage en 1923. Élevé pendant de longues années chez le Duc de Gramont, puis chez le Marquis de l'Aigle et le Comte de Falandre, il avait été à bonne école; les années n'ont fait qu'ajouter les leçons de l'expérience à ses qualités naturelles : celles-ci sont trop connues des sociétaires pour que j'aie besoin d'en faire ici l'éloge.

Il me faut enfin mentionner ici l'homme qui, pendant près de cinquante ans, fut à la tête des écuries : Émile Duvinage, le frère de lait de Valon qui avait pour son maître un dévouement devenu aujourd'hui bien rare. C'était un homme de cheval accompli qui eut le très grand mérite d'adapter à leur métier les chevaux de toute provenance et de prix généralement modeste que Valon savait dénicher un peu partout pour remonter ses hommes; et il eut l'habileté de se tirer sans accident sérieux de ce métier qui était loin d'être de tout repos.

LA TENUE

A l'origine de l'équipage, la tenue était, comme nous l'avons vu plus haut, celle de M. J. Lefèvre, c'est-à-dire bleu foncé à revers et col en velours amarante, sans galons de vénerie, boutons plats en cuivre avec le pied de cerf et la devise en relief, culotte blanche et bottes à

revers. En 1890, on y substitua le bleu de roi, avec collet, parements et gilet de velours rouge et galons de vénerie, bouton doré convexe portant en relief d'argent une tête de cerf passant dans la devise. L'année suivante, les hommes eurent le tricorne, la trompe à la Dampierre, les chevaux le mors à bossettes, la selle à la française et des chabraques. La plupart des sociétaires commencèrent à porter la culotte de velours bleu, les bas et les bottes de vénerie. Cette tenue dura jusqu'à la guerre. Après la guerre, la tenue fut toute bleue, seul le gilet resta de velours rouge, le collet de velours bleu avec galon de vénerie, les hommes en cape et selle anglaise. C'est la tenue actuelle.

Ces souvenirs m'ont entraîné bien loin de mon premier programme, et, je le crains, au-delà de ce qui peut intéresser le lecteur. Il me reste maintenant à souhaiter à l'équipage un nouveau bail de cinquante ans. C'est un vœu que je forme avec plus d'espérance que de conviction.

J. KUIP.

(1935)

